

1921


# L'Impératrice Eugénie et l'impératrice Augusta-Victoria

Marguerite Durand

Michèle C. Magnin

University of San Diego, [mmagnin@sandiego.edu](mailto:mmagnin@sandiego.edu)

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/durand-tome1>

 Part of the [Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons](#), [History of Gender Commons](#), [Journalism Studies Commons](#), [Labor History Commons](#), [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Social Work Commons](#)

---

## Digital USD Citation

Durand, Marguerite and Magnin, Michèle C., "L'Impératrice Eugénie et l'impératrice Augusta-Victoria" (1921). *Tome 1*. 9.  
<https://digital.sandiego.edu/durand-tome1/9>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Manuscrits de Marguerite Durand at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Tome 1 by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact [digital@sandiego.edu](mailto:digital@sandiego.edu).

## L'IMPERATRICE EUGENIE

### Les rôles difficiles

La dernière impératrice des Français, la dernière impératrice des Allemands se sont suivies de près dans la tombe. En attendant que l'histoire leur assigne la place à laquelle elles ont droit, la légende leur conservera longtemps encore celle que de leur vivant elle leur a attribuée.

L'impératrice Eugénie avait continué de dire à ceux qui la priaient de démentir au moins les faits dénaturés dont on se servait contre elle et dont elle pouvait prouver matériellement l'inexactitude :

"A quoi bon ! En France, pour les femmes, la légende prime l'histoire." Cela n'est que trop vrai.

L'épouse de Napoléon III a donc disparu emportant la réputation d'une femme à l'esprit frivole, coquette, au luxe effréné, de cette Espagnole bigote aux idées arriérées que nous ont dépeinte les pamphlétaires.

Or, si elle mérita des reproches ce ne fut justement pas ceux-là. Son caractère, sa politique, aussi la dureté de cœur qui lui fu[ren]t justement ou injustement attribués peuvent être critiqués mais nier le sérieux de son esprit, son savoir, son désir de bien remplir le rang où le sort l'avait élevée c'est nier l'évidence même.

Sans doute ces qualités là sont en général difficilement prêtées aux jolies femmes... C'est pourtant parce qu'elles étaient réunies à la beauté chez Mlle de Montijo que Napoléon III fut séduit : *[segments de phrase insérés impossibles à interpréter]*

Saint-Simonienne ardente, soucieuse de l'amélioration du sort de la femme, nous dirions aujourd'hui : féministe, Eugénie de Montijo s'intéressait aux questions sociales qui passionnaient le souverain. Elle en poursuivait l'étude avec un sérieux inattendu chez une mondaine. C'est en en causant avec lui qu'elle "étonna" d'abord l'empereur. Le charme de la femme ne fit qu'achever ce que son intelligence avait commencé.

Son luxe exagéré! Sait-on qu'à part de très rares exceptions l'Impératrice ne paya jamais plus de 500 francs ses toilettes et qu'à plusieurs reprises Lyon protesta officiellement contre une simplicité qui ruinait son commerce? Cela n'empêcha pas, d'ailleurs qu'une manifestation hostile se produisit contre le souverain lors d'une représentation d'une pièce d'Augier à laquelle elle assistait pour critiquer le luxe des femmes et [un] des personnages vantait Ste Mousseline. L'assistance se tourna vers l'Impératrice et applaudit ironiquement.

Emile Ollivier peu suspect d'indulgence pour sa souveraine disait d'elle : "L'Impératrice se trompe souvent, mais c'est toujours par le haut"... phrase rapportée ici textuellement et qui signifiait que les sentiments qui déterminaient ses décisions étaient toujours d'un ordre élevé.

Enfin, l'influence de la "bigote" n'empêcha pas l'occupation de la Rome papale et il est permis de rappeler aux [hommes] si prompts à taxer les femmes de cléricisme

que ce ne fut pas pendant la régence de l'Impératrice Eugénie que la France fut officiellement, consacrée au Sacré-Cœur.

Ce reproche d'une élégance excessive n'est pas celui que la légende adresse à la dernière souveraine allemande. Elle l'a représentée chez nous comme le type de la bourgeoise vulgaire appelée au trône seulement pour y faire des enfants, épaisse, mal attifée, dévote, ne quittant la nursery que pour la cuisine, l'église ou la surveillance jalouse de son mari.

Légende, légende encore que tout cela. Certes, Augusta Victoria fut d'abord mère et le fut de façon à servir d'exemple non seulement aux mères [de] l'Allemagne mais à celles d'autres pays.

Elle fut aussi dévote par conviction peut-être, mais aussi par devoir comme ce sont les femmes de chefs d'Etat auxquelles est échu le rôle d'exalter les humbles, les souffrants, les simples, les laissés pour compte, ceux qui dans l'état n'occupent point la place brillante que ceux ou celles qui par leur science, leur talent, leur luxe, leur beauté accaparent l'attention publique et celle du chef de l'Etat.

Augusta Victoria a donc aussi rempli son rôle de dévote comme elle remplissait son rôle représentatif qui par parenthèse n'était pas, pour elle, une sinécure... A cheval dès l'aube pour les revues ou les parades, debout ensuite, de longues heures pour les cérémonies officielles elle devait aussi, malgré ses grossesses, ses années, sa fatigue être, par ordre, la plus élégante. Quoiqu'en dise la légende elle y était parvenue. Le budget de sa toilette était, paraît-il fort important. C'est que l'Impératrice devait donner le ton, travailler à faire que les femmes allemandes cessassent de mériter le reproche de mauvais goût, de mépriser la toilette qui leur était fait universellement, enfin de contribuer au développement du commerce allemand de grand luxe qui valait d'être encouragé comme tous les autres. L'effort officiel porta un moment sur ce point. On se souvient peut-être de cette décision de Guillaume II vivement critiquée d'abord en Allemagne par ceux qui n'en comprirent pas la portée et en vertu de laquelle il était défendu aux femmes d'assister aux spectacles des théâtres de la cour et aux cérémonies officielles en robe noire. Le prétexte ? L'ensemble d'une salle où domine le noir est attristé. La vraie raison ? Les robes noires ne marquant pas ou pouvant être modifiées par le simple détail d'un ruban ou d'une fleur, trop de femmes auxquelles leur budget permettait d'agir autrement faisaient leur saison mondaine avec une seule robe au détriment des maisons de mode, des couturiers, des couturières.

L'Impératrice portait donc le soir des toilettes claires, presque chaque fois renouvelées et extrêmement coûteuses, [toilettes] qu'elle portait contrairement encore à la légende avec grande allure, comme (à) toutes les blondes à peau rosée le décolleté était seyant. Il faisait valoir de belles épaules, des bras, des mains admirables... Il éclatait un sourire plein d'une maternelle bienveillance. La légende n'en continuera pas moins à nous représenter la dernière souveraine allemande comme une bourgeoise ridiculement habillée selon l'usage d'Outre-Rhin, falote et tremblante devant son ombre alors qu'elle fut au contraire une autoritaire dont les avis furent souvent écoutés.

Mais ce n'est pas qu'aux femmes des rois et des empereurs que s'attaquent les légendes. Celles de nos présidents en savent quelque chose. Qui cite encore le nom de Mme Grévy sans ajouter que c'était une vraie cuisinière et si avare!

Après les grands dîners de l'Elysée n'allait-elle pas elle-même servir les petits fours et veiller sur les fonds de bouteilles ? Nous avons tous été bercés avec cette histoire-là ? Mmes Sadi-Carnot, Félix Faure, Fallières, Loubet, pour ne rien dire des plus récentes ont été tour à tour accusées de commettre des bévues à faire rougir Mme Sans-Gêne, d'être trop effacées ou de vouloir jouer un rôle, de s'habiller trop ou pas assez, d'être cléricales, d'avoir "un passé connu" ou un passé mystérieux, d'aller trop souvent à la messe ou de n'y point aller assez.

On ne peut contenter tout le monde et son père dit un proverbe. La femme d'un chef d'Etat, quoi qu'elle fasse ne contente jamais personne. Toute son ambition doit consister à ne mécontenter personne. Inutile de dire qu'elle n'y arrive jamais et que la calomnie l'atteint toujours.